

et à toutes sortes de mésaventures saugronues et imaginaires !! On n'a pas plutôt ouvert la bouche et prononcé quatre paroles, qu'ils voient dans ces paroles des mystères inquiétants, et qu'ils se mettent martel en tête !

— Parlez, chère madame, parlez, je vous en supplie ! Vous me faites mourir d'impatience !

— Déjà !

— Je vous le jure !

— Alors, ce sera bien autre chose tout à l'heure et, si le docteur n'était absent, je le prierais de nous préparer quelque cordial pour vous éviter une défaillance...

— Le docteur est absent ?

— Oui, cher comte, ainsi que son secrétaire.

— Son absence, sans doute, sera de peu de durée ?

— Il a été appelé ce matin en consultation dans un château à six lieues de Paris avec une demi-douzaine de ses plus illustres collègues... il s'agit d'un cas très grave... Peut-être y aura-t-il une opération à faire... Bref, ne sais quand il reviendra ! Comme ça se chante dans la romance de *Malbroug s'en va-t-en guerre* ! peut-être cette nuit, très tard... peut-être seulement demain...

— Alors Mlle Marthe est seule à l'hôtel et je vais pouvoir...

— Angèle ne laissa point finir la phrase commencée.

— Vous ne pourrez absolument rien ! interrompit-elle en riant.

— Comment, je ne puis présenter mes respectueux hommages à mademoiselle Grandchamp !

— Non, cher comte.

— C'est elle qui refuse de me recevoir ?

— Oh ! pas le moins du monde ! Ce sont les circonstances qui ne le lui permettent point.

— Les circonstances ! Mlle Marthe est-elle malade ?

— Si elle était malade, me verriez-vous souriante ! Non...

— Marthe se porte à merveille...

— Mais alors que signifie ce que vous me dites ?... Vous avez l'air de vous moquer de moi...

— Ah ! cher comte, vous n'en croyez rien...

— Encore une fois, vous me faites mourir !

— Mourir ! Gardez-vous en bien !... Il faut vivre, au contraire ! Vivre pour être heureux !

— Heureux ! Puis-je l'être quand vous mettez le trouble dans mon cœur !... l'angoisse dans mon âme !...

— Que votre cœur se calme et que votre âme se rassérène ! Alors, décidément, vous ne devinez pas ?

— Je ne devine absolument rien... que pourrais-je deviner ?

— Il faut donc tout vous dire et je vais le faire. Marthe, votre adorée Marthe, n'est plus à Paris.

Fabien devint pâle.

— Plus à Paris !... balbutia-t-il.

— Non, mais il est inutile de vous inquiéter pour cela... Réjouissez-vous plutôt !... Le docteur, convaincu que le grand air ferait à Marthe beaucoup de bien, l'a envoyée, sur la demande expresse, passer quelques jours à la campagne.

— Et elle est partie ?

— Ce matin...

— Sans penser à moi ? Sans vous charger de quelques mots pour moi ?

— Et patati ! et patata !... s'écria Angèle avec un éclat de voix savamment modulé. Quelle drôle de manie vous avez, cher comte, de vous emballer comme ça ! Marthe est partie sans penser à vous, au contraire...

— Bien vrai ?

— Vous en faut-il une preuve ? Eh bien ! en voici une, et je suppose que vous la trouverez indiscutable et que vous vous lasserez convaincre... Au moment de monter en voiture, elle se chargea de vous donner ceci de sa part...

Tout en parlant, Angèle remettait un portrait-carte de la jeune fille dans les mains de Fabien.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria-t-il en appuyant la photographie contre ses lèvres et en la couvrant de baisers.

— Alors, reprit l'amie de Pascal, présentement, cher comte, êtes-vous heureux ?

— Je ne crois pas qu'on puisse l'être davantage !...

— Et en cela vous vous trompez !... Vous allez l'être plus encore !... beaucoup plus !... Je n'ai pas tout dit... En me chargeant de vous remettre sa fidèle image, Marthe a ajouté quelque chose...

— Quoi donc ?... Oh ! chère madame, parlez vite !...

— Il faut vous dire d'abord que la demande de Marthe d'aller à la campagne sous prétexte de respirer le grand air avait un but.

— Un but ! Lequel ?

— Vous ne devinez pas ?

— Je n'ose.

— C'est un tort... il faut oser... surtout quand il s'agit des femmes... Vous voyez que je trahis pour vous sans vergogne les secrets de la corporation ! Eh bien ! à la campagne on est libre... On peut causer à cœur ouvert sans avoir la crainte d'être entendu par des valets qui vous épient... Bref, Marthe n'a été prise de la toquade de la villégiature que pour pouvoir causer à cœur ouvert avec vous...

— Elle vous l'a dit ? s'écria Fabien radieux.

— Textuellement, et je vous invite de sa part à venir passer auprès d'elle une partie des quelques jours de liberté qui lui sont accordés...

— Auprès d'elle ? Moi !... Vous ne me trompez pas ?...

— Ah ! sapristi, cher comte, vous pouvez vous vanter de damer joliment le pion à saint Thomas comme incrédulité !...

— C'est qu'une joie si grande, un tel bonheur, une pareille ivresse, me semblent si invraisemblables, si impossibles...

— Ils sont vrais, cependant, et d'une réalisation facile...

— Je me demande si je rêve...

— Non, vous êtes bien éveillé...

— Et, reprit Fabien, quand Marthe me recevra-t-elle ?

— Dès ce soir, si vous êtes libre... répondit Angèle.

— Libre ? Je le suis toujours...

— Eh bien ! en allant la rejoindre, je vous emmènerai avec moi...

— Partons !... je suis prêt...

— Oh ! pas si vite, cher comte, je vous en prie ! fit en riant l'amie de Pascal ; j'ai des courses à faire pour le docteur, et ces courses me prendront pas mal de temps...

— Enfin, à quelle heure partirez-vous ?

— Pas avant dix heures du soir.

— Dois-je venir vous chercher ici ?

— Non. Trouvez-vous à dix heures et demie moins quelques minutes au point de rencontre du boulevard Philippe-Auguste et de la rue Alexandre-Dumas... Je vous y prendrai en passant.

— Où irons-nous ensuite ?

— Vous le verrez quand vous y serez.

— Pourquoi ne pas me le dire tout de suite ?

— Pourquoi tenez-vous à le savoir d'avance ? Seriez-vous curieux par hasard ? Si vous n'avez point confiance en moi, prenons que je n'ai rien dit et laissez-moi aller à mes affaires...

— J'ai confiance !... j'ai toute confiance ! s'écria Fabien en prenant les mains d'Angèle et en les serrant entre les siennes ; Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas ?... Ainsi c'est donc bien vrai, grâce à vous je vais me trouver auprès de Marthe... de mon adorée Marthe !...

— Oui, mais je dois vous poser certaines conditions...

— Elles sont acceptées d'avance.

— Vous serez d'une discrétion absolue ?

— Je vous le jure...

— Personne ne devra savoir où vous irez... où vous passerez vos soirées... personne au monde, pas même votre mère qui, sans le vouloir, pourrait trahir votre secret en causant avec le docteur...

— Je me tairai même avec ma mère...

— Vous passerez vos journées à Paris, et le soir vous reviendrez auprès de Marthe...

— Ne la verrai-je donc que le soir ?

— Oui. Cela doit être ainsi. Ne vous plaignez pas, d'ailleurs, vous êtes bien partagé...